



La Religieuse

UN SPECTACLE DE ANNE THÉRON

Librement adapté de *La Religieuse* de Diderot

GÉNÉRIQUE



Texte original : Anne Théron

Librement adapté du roman-mémoires de *La Religieuse*, de Denis Diderot (1780)

Mise en scène : Anne Théron

Assistante : Claire Schmitt

Scénographie, costumes : Barbara Kraft

Lumières : Benoît Théron

Création sonore : José Barinaga

Accompagnement chorégraphique : Sun Fang

Avec : Marie-Laure Crochant (Suzanne Simonin)

Une production de la compagnie Les Productions Merlin

La compagnie est conventionnée par l'État, Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) en région Nouvelle-Aquitaine.

Coproductions (en cours) : Le Grand T théâtre de Loire-Atlantique Nantes, Bonlieu Scène nationale Annecy...

Contacts

Production

Le Grand T — Théâtre de Loire-Atlantique

Claire Sugier - sugier@legrandt.fr - 02 28 24 28 11 - 06 87 45 95 54

Anne Théron - annetheron55@gmail.com - 06 08 53 57 27

Administration

Bérénice Marchesseau - gingkobiloba75@gmail.com - 0143 56 52 22

Diffusion

Géraldine Morier-Genoud - geraldine.moriergenoud@collectifctcie.fr - 06 20 41 41 25

Estelle Delorme - estelle.delorme@collectifctcie.fr - 06 77 13 30 88

LA RELIGIEUSE, l'histoire d'un enfermement



Suzanne Simonin, bâtarde, est envoyée au couvent pour expier le péché de sa mère. Elle est punie d'un état dont elle n'est pas responsable. Elle est non seulement enfermée dans un couvent, mais surtout dans une identité et son destin inexorable. C'est peut-être le pire, être enfermée à l'intérieur d'un autre soi-même...

LE PROJET



Dans le texte de Diderot, Suzanne Simonin, bâtarde, est envoyée au couvent pour expier le péché de sa mère. Celle-ci espère qu'en contraignant sa fille à mener l'existence cloîtrée d'une religieuse, elle gagnera le repos éternel qu'elle a perdu en fautant avec son amant.

Suzanne se débat en vain contre cette injustice, et lutte pour échapper à la cellule « (...) où les journées se passent à mesurer la hauteur des murs. »

Suzanne est punie d'un état dont elle n'est pas responsable : sa bâtardise. Elle est non seulement enfermée dans un couvent mais surtout dans une identité et son destin.

L'histoire de cet enfermement se passe à la fin du 18^e siècle, au cœur de l'institution religieuse. Elle résonne pourtant encore fortement aujourd'hui. Notre époque a développé ses propres modalités pour circonscrire ses indésirables mais le désespoir de ceux qui essaient de s'évader exprime la même violence que celui du combat de Suzanne Simonin, deux siècles auparavant. **Une cellule restera toujours une cellule, quel que soit le système qui l'a générée.**

J'en étais là lorsque j'ai monté ce texte pour la première fois. Mais quelques années plus tard, lors d'une relecture du livre de Diderot, j'ai été saisie par un sentiment de "trop" : trop de larmes, de sang, de douleur et d'extase. Au final, trop c'était trop, on ne croyait plus à rien et on nageait en pleine fiction. **Néanmoins cette fiction, d'où venait-elle, sinon de cette jeune religieuse qui écrivait ses mémoires, ou mieux encore : sa mémoire. Une mémoire qui déclinait sa souffrance en utilisant différents protagonistes pour mieux les ramener à elle, comme si elle-même était le point d'origine de tous ces personnages.**

Suzanne se présente comme une adolescente qui, avant même que cela lui soit énoncé expressément, vit dans la position d'un tiers exclu au sein de sa famille, et présume qu'il y a à ce traitement une cause secrète. **En clair, cela signifie qu'elle a toujours su qu'elle n'était pas la fille de l'homme dont elle porte le nom.** La parole de sa mère, muette d'abord avant d'enfin s'exprimer, est comme la hache qui fend le tronc. C'est une parole qui annihile la jeune fille (« Vous n'avez rien, vous n'aurez jamais rien », dit la mère. **Ce qui signifie en fait : « Vous n'êtes rien, vous ne serez jamais rien »).**

Le tronc fendu, conséquence de cette parole, va continuer à se démultiplier. Nous assistons au développement d'une logique schizophrénique, à un être qui en n'étant rien devient tout. C'est ce qui donne cet étrange climat d'irréalité baignant l'ensemble du récit, où la jeune fille, après sa mère, affrontera successivement et sur des modalités différentes, ses trois supérieures -appelées "ma mère", ainsi que l'impose la convention ecclésiastique-, qui nous apparaissent comme autant de déclinaisons de sa génitrice, ou autant de fictions.

Interlocutrices ou adversaires, toutes ces femmes - qui n'en sont peut-être qu'une - semblent utiliser le corps de Suzanne tel un simple véhicule, pour se faire entendre.

Du coup, on ne sait plus qui parle, bien qu'il y ait un seul corps devant nos yeux.

Un corps enfermé, à qui l'on refuse une vie propre, et qui réinvente le monde en l'incarnant à lui seul.

Cela m'a conduite, sans annuler le postulat de l'enfermement, à réécrire ma première adaptation en donnant la parole aux monstres qui habitent la jeune fille.



LE DISPOSITIF



La scénographie : l'enfermement

La scénographie propose un seul espace, celui de la cellule. Celle-ci est représentée par une toile/robe immense, qui couvre tout le plateau, et dont les extrémités sont fixées au bord supérieur du fond de scène, comme si ce vêtement émergeait littéralement des murs. Costume qui enferme le corps dans un espace défini -celui de la cellule-, le suit et contraint le moindre de ses mouvements, mais qui, également, l'enrobe, l'accompagne, voire même le soutient.

L'ouverture de la scène est fermée par un grand tulle noir ajouré et transparent, telle une vitre, qui accentue la sensation de « cage » et place le spectateur en situation de voyeur. Dans la première partie, on découvre Suzanne Simonin évoluer dans cette cellule. Lorsque le tulle disparaît à la deuxième partie, elle est entrée dans la toile/robe, et est devenue elle-même en quelque sorte la cellule, c'est à dire le monde.

Le son : la polyphonie du personnage

Une multitude de voix traverse le corps de Suzanne Simonin, dont l'identité est sans cesse remise en jeu.

Les paroles de rockeuses contemporaines surgissent parfois elles aussi de ce corps, l'envahissent, brouillent le discours, et sont comme autant d'interférences contre lesquelles luttent ces voix, à la manière dont on hausse le ton pour se faire entendre au-dessus du volume d'une radio. De même pour les atmosphères fugitives -figurant un extérieur possible- qui, comme les interférences musicales, se situent dans un hors-temps, hors-lieu, et embrassent le chant de l'univers, bien au-delà d'un contexte historique.

Car le corps de cette jeune femme est telle une énorme radio branchée sur le monde, passé-présent-futur, qui capte et diffuse, et finit par se dissoudre dans un trop plein de sons et de paroles.

La lumière, palette de couleurs

Dans cet espace désincarné contre lequel se débat la jeune religieuse, la lumière plutôt que d'éclairer, au sens propre du terme, rend compte de la fragmentation qui caractérise le personnage. Dans la première partie, elle fonctionne plutôt en demi-teinte, sans attaques ni axes francs. Par contre, dans la deuxième partie, elle joue avec des aplats de couleurs franches, sinon saturées.

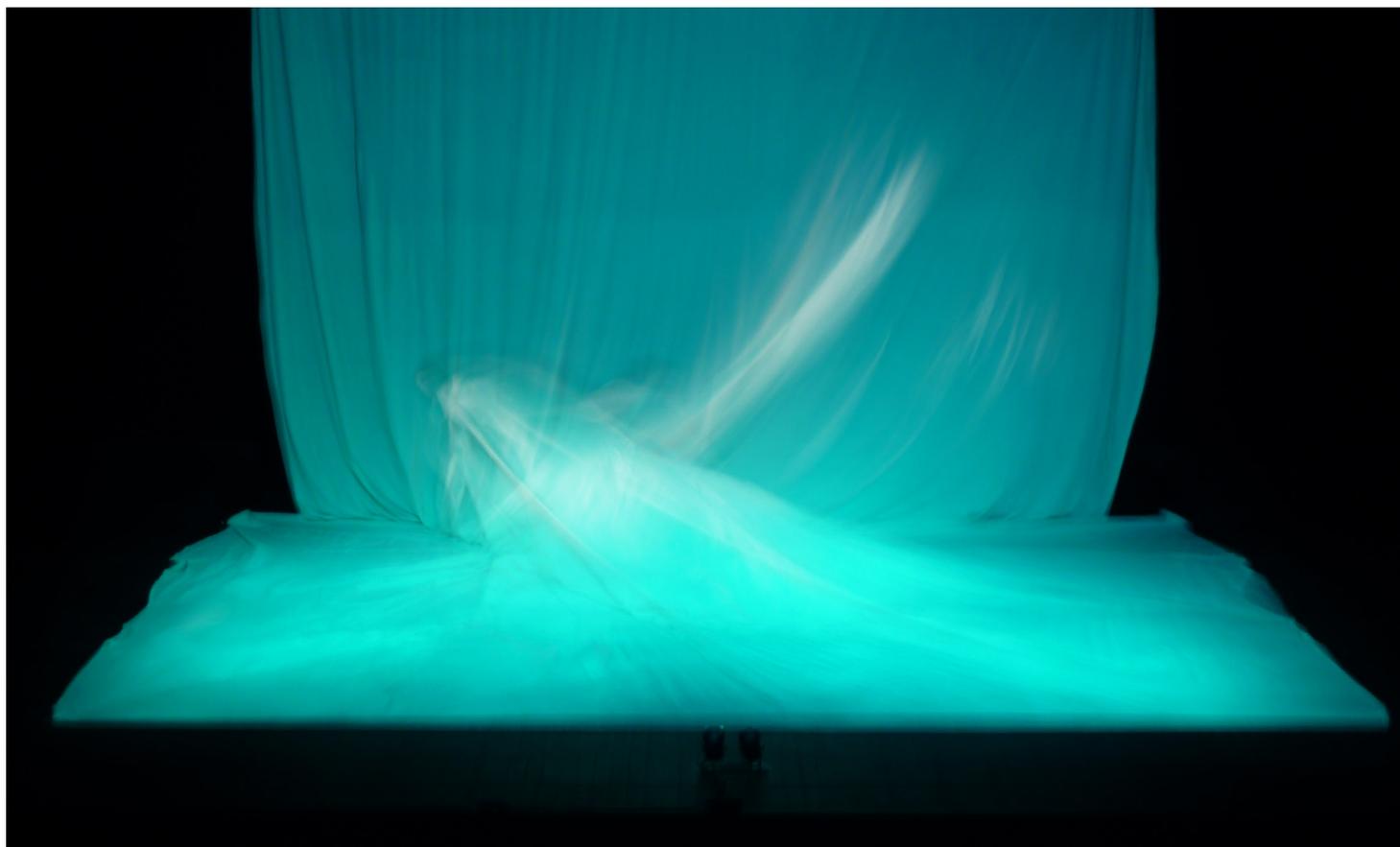
L'ensemble tire vers l'expressionnisme en privilégiant l'aspect irréel qu'installe ce parti-pris.

Le choix du Gi Qong –travail sur l'énergie–, une gymnastique chinoise, pour la gestuelle du personnage est dicté par son esthétique particulière, comme l'image d'une apesanteur possible, une libération de l'attraction terrestre, paradoxe s'il en est car cette pratique demande au contraire d'avoir les pieds solidement arrimés pour pouvoir joindre la terre et le ciel. Tandis que Suzanne Simonin lutte contre les voix qui l'assaillent, son corps s'applique à retrouver une harmonie paisible et impossible, au cœur de l'espace fermé dont il cherche sans cesse à abolir les limites.

Anne Théron



PARCOURS



MARIE-LAURE CROCHANT

Formée à l'école du TNB, elle joue dans les spectacles de Stanislas Nordey, de Luc Bondy, de Robert Cantarella, de Patricia Allio, de Blandine Savetier... Elle devient rapidement la comédienne complice d'Anne Théron dès *La Religieuse* de Diderot pour laquelle elle reçoit, en 2005, le prix Jean-Jacques Gautier de la révélation théâtrale de l'année. Elle poursuivra sa collaboration dans ses mises en scènes suivantes : *Andromaque 2010*, et joue Merteuil dans la réécriture des *Liaisons dangereuses* de Laclos : *Ne me touchez pas*. Elle a travaillé dans différents projets hybrides, à la frontière de la danse et du théâtre notamment avec Régine Chopinot.

En 2011, elle réalise sa première mise en scène : *Dans La Solitude des Champs de Coton, variation(s)* de Bernard Marie-Koltès. A la suite de cette création, elle fonde la compagnie La Réciproque qui développe un projet autour de l'exploration du 21^è siècle. Elle prépare actuellement deux projets, *Les Evaporé.e.s*, autour de la question des disparu.e.s volontaires, création prévue en 2026 et *Retour au Désert* à partir de la pièce de Bernard-Marie Koltès. Récemment, elle a joué dans toute la France avec *Vents Contraires* de Jean-René Lemoine, créé à la MC 93 Bobigny ,et avec le spectacle *Liberté, j'aurais habité ton rêve jusqu'au dernier soir*, mis en scène par Felwine Sarr et Dorcy Rugamba, créé à Avignon en juillet 2021.

Parallèlement à ses activités de création, elle mène depuis de nombreuses années des ateliers de transmission auprès de publics très divers (étudiants, lycéens, adultes porteurs de handicaps...) ainsi que des workshops à destination de comédiens professionnels. Depuis janvier 2022, elle est en résidence au Nouveau Studio Théâtre, théâtre implanté au cœur de Nantes.

ANNE THÉRON

Artiste, auteure, metteuse en scène, Anne Théron publie des romans, écrit pour la télévision et le cinéma, réalise des films, courts et long métrages, puis monte sa compagnie « Les Productions Merlin » avec laquelle elle a déjà créé plus d'une vingtaine d'objets où se mêlent recherches sur le corps, la vidéo, et le son, avec notamment ses propres textes : *La Religieuse* d'après Diderot, dont la deuxième version tournera en France et à l'étranger, *Le Pilier*, *Antigone/Hors la loi*, *Amours/Variations*, et *Ne me touchez*

pas, texte publié aux Solitaires Intempestifs, ou des textes d'autres auteurs (Elfriede Jelinek, Racine, Christophe Tarkos, Christophe Pellet, Alexandra Badea, Pauline Peyrade, Sonia Chiambretto, Frédéric Vossier, Tiago Rodrigues).

Elle a été invitée par le festival d'Avignon en 2013 pour sa mise en scène de *L'argent*, de Christophe Tarkos, en juillet 2020 pour celle de *Condor*, de Frédéric Vossier (annulation du festival suite à l'épidémie de covid), puis en 2022 pour celle d'*Iphigénie* de Tiago Rodrigues, en ouverture du festival, au Grand Opéra.

Elle a été associée à de nombreux lieux (à la SN de Poitiers, futur TAP, au TU Nantes, au TNS, auprès de Stanislas Nordey pendant 8 ans...).

Elle a en chantier l'écriture et la mise en scène de *DELETE*, librement inspiré de *La Jetée*, un film de Chris Marker, la mise en scène de l'opéra de chambre, *A la ligne*, livret de Beate Haeckle d'après le roman de Joseph Ponthus, compositeur Dmitri Kourlianski, et *Depuis mon corps chaud* de Gwendoline Soublin, un oratorio pour 2 voix et guitare électrique, qu'elle signe avec le compositeur Olivier Mellano.

www.compagnieproductionsmerlin.fr

BARBARA KRAFT

D'origine allemande, s'installe à Paris dans les années 90 après des études dans l'art et la performance et le design à Stuttgart, Cologne et Berlin. Avec son groupe d'artistes ARGONAUT, elle réalise d'abord de nombreuses performances en Allemagne et à l'international.

Dans cette veine pluridisciplinaire, elle rencontre Anne Théron. Elle l'accompagne d'abord dans le cinéma d'auteur puis à ses débuts au théâtre avec la scénographie de *La Religieuse* - point de départ d'une complicité artistique menant à de nombreuses créations pour la scène qui se poursuivent jusqu'à aujourd'hui.

Elle accompagne d'autres artistes avec lesquels elle a tissé une grande complicité sur scène mais aussi pour le cinéma et parfois aussi pour des expositions comme c'est le cas avec Hanna Schygulla.

Parmi ces partenaires, on peut citer la chorégraphe Kitsou Dubois et la metteuse en scène Claudia Stavisky qui l'a sollicitée entre autres pour une création originale en Chine, et de nombreux cinéastes pour des productions pour petits et grands écrans.

Elle vient de terminer la création de « Tout ça Tout ça », de Thomas Resendes, produit par Anne Théron.

<http://www.barbara-kraft.info/>

BENOIT THÉRON

Il crée des éclairages aussi bien pour la musique, le théâtre, la danse, ou encore l'opéra. Palette à laquelle on peut ajouter des événements inclassables dans le spectacle (événements pour la Fondation Menuhin ou créations pour le Festival « Influx, Musique et Recherche » à Bruxelles). Il donne également des formations au Centre culturel de la communauté française de Belgique. Pour la musique, il collabore avec des dizaines de chanteurs ou de groupes. Il signe aussi la lumière de nombreux événements et festivals (chanson, danse, théâtre, opéra). Pour la danse, il a collaboré essentiellement avec les chorégraphes Irene K, Germaine Acogny, Thomas Hauert. Pour le théâtre, il travaille avec Robert Bouvier, Christine Delmotte-Weber, Philippe Sireuil, Adrien Barazonne, Stéphanie Blanchoud, Elvire Brison, Ildwig Stéphane, Alicia Bustamante, Pascale Tison, Soulemane Koly, Jean-Claude Berutti. En opéra, il crée les lumières pour Jean-Claude Pellaton et Eric Gobin. Enfin, Benoît Théron est le créateur lumières de tous les spectacles d'Hanna Schygulla, de son premier (*Quel que soit le songe*, Genève, 1996) à son plus récent (*7-70 W R Fassbinder*, Berlin, 2015). Il est également le créateur lumière de Anne Théron (*Le Pilier*,

La Religieuse, Antigone Hors la loi, Amour/Variations, Andromaque-2010, Jackie, L'Argent, Contractions, Celles qui me traversent ou encore *Ne me touchez pas, A la trace, Condor, Iphigénie*).

En parallèle de sa carrière de créateur lumière, il pilote le département lumière du Centre Culturel Espace Flagey à Bruxelles (ancienne maison de la radio Belge).

Il sera en résidence en décembre 2024 au théâtre Claude Volter à Bruxelles pour la nouvelle mise en scène de Christine Delmotte-Weber « Je voudrais mourir par curiosité » (Première le 22 janvier).

<https://www.benoittheron.com/>

Contacts

Le Grand T — Théâtre de Loire-Atlantique

Claire Sugier : sugier@legrandt.fr - 02 28 24 28 11 - 06 87 45 95 54

Cie Les Productions Merlin

Bureau : Gingko Biloba, 3 rue de La Réunion, 75020 Paris

gingkobiloba75@gmail.com - 01 43 56 52 22

Diffusion

Géraldine Morier-Genoud - geraldine.moriergenoud@collectifecie.fr - 06 20 41 41 25

Estelle Delorme - estelle.delorme@collectifecie.fr - 06 77 13 30 88